



Société Nantaise de Philosophie

Société Nantaise de Philosophie

Le Bulletin

Secrétaire de rédaction :
Stéphane VENDÉ

novembre - décembre 2004

Numéro 11

Dans ce numéro :

Le mot du Président	1
CONFERENCE DU 19 MARS 2004 M. PIERRE HASSNER : PENSER LE 11 SEPTEMBRE	1
CONFERENCE DU 27 FEVRIER 2004 M. BLAISE BENOIT : LA GUERRE SELON NIETZSCHE	4
CONFERENCE DU 5 DECEMBRE 2003 M. THIERRY MENISSIER : CONFLIT ET GUERRE DANS LA PENSEE DE MACHIAVEL	6
CONFERENCE DU 16 JANVIER 2004 M. JACQUES RICOT : LA PAIX, ENTRE JUSTICE ET FORCE	9
CONFERENCE DU 21 NOVEMBRE 2003 M. JOËL GAUBERT : FAUT- IL VOULOIR LA PAIX A TOUT PRIX ?	11
Programme des conférences de la S.N.P. 2004-2005 : « LA PHILO- SOPHIE ET LES ARTS »	14
Les Editions M-EDITER en partena- riat avec la S.N.P.	15
Les dernières publications parve- nues à la rédaction	16
Société Nantaise de Philosophie 68 av. du Parc de Procé 44000 Nantes http://www.societenantaisedephilosophie.com	

Le mot du Président

Cher(e) ami(e) de la SNP,

*L'année 2003-2004 a été particulièrement riche en événements philosophiques concernant notre Société. La série des conférences sur « **La philosophie face à la guerre** », d'abord, a été fort bien suivie et a donné lieu à un approfondissement de la réflexion, à travers échanges et questions sur un sujet des plus actuels. Le Congrès mondial de l'ASPLF, ensuite, qui se déroulait fin août à Nantes, organisé par la SNP, a été de l'avis général une réussite, nous permettant de nourrir notre pensée à l'écoute d'orateurs de grande qualité. Pour la session 2004-2005, enfin, consacrée à « **La philosophie et les arts** », vous en trouverez le programme proposé dans le présent Bulletin, et je souhaite que vous soyez nombreux à en profiter.*

Bonne rentrée à tous, philosophiquement vôtre,

André STANGUENNEC



La violence et la paix, Pierre HASSNER, Points Essais, 2000

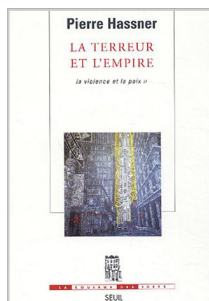
CONFERENCE DE LA SOCIÉTÉ NANTAISE DE PHILOSOPHIE DU 19 MARS 2004

**Pierre HASSNER :
PENSER LE 11 SEPTEMBRE**

Merci, monsieur Hassner, pour **cette stimulante méditation soucieuse à la fois des principes théoriques et des faits historiques.**

Vous commencez par vous interroger sur **la possibilité d'une philosophie de l'événement** en définissant celui-ci comme ce après quoi rien n'est plus tout à fait comme avant, comme par exemple la

chute du mur de Berlin et la destruction des Tours jumelles de New York, qui ont changé la signification même de la guerre (qui n'est plus un affrontement violent entre Etats ni même deux blocs identifiés), jusqu'à engendrer **un conflit d'interprétation entre les Etats-Unis d'Amérique et l'Europe quant à la nature même des relations internationales.**



La Terreur et l'Empire, Pierre HASSNER, Seuil, 2003

Puis vous reprenez **la thèse centrale de votre ouvrage « La Terreur et l'Empire » (2003) d'un changement de paradigme depuis le 11 septembre 2001**, qui nous aurait fait passer du monde de Locke et de Kant au monde de Hobbes, de Nietzsche et de Marx, c'est-à-dire du monde de l'individualisme économique et du républicanisme cosmopolitique au monde de la peur de la mort violente et du sentiment d'un fossé grandissant entre les nantis et les démunis, engendrant ainsi **une révolte nihiliste radicale, qui veut le rien.**

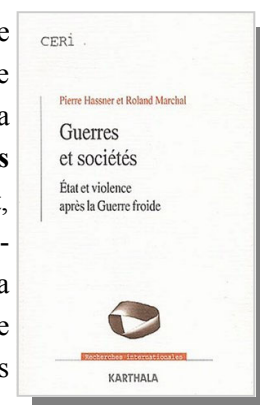
Mais **contre la thèse du choc frontal des civilisations**, notamment, vous insistez sur ce que le combat islamiste doit lui-même à la dynamique interne de l'Occident, ce qui relativise le manichéisme des partisans de la Terreur mais aussi des artisans de l'Empire.

Vous en venez alors au rôle des passions dans les relations internationales et à ce que vous appelez **la dialectique du bourgeois aux passions douces et du barbare aux passions enflammées**, dialectique qui en vient à l'embourgeoisement du barbare et à l'ensauvagement du bourgeois. Vous faites, pour finir, l'hypothèse d'un retour des grandes peurs et d'un ressentiment généralisé se référant à l'honneur qui exige d'être reconnu, **géopolitique des passions** à laquelle le simple calcul des intérêts ferait bien de prendre garde si l'on veut réellement **éviter l'abîme nihiliste.**

ELEMENTS DU DEBAT

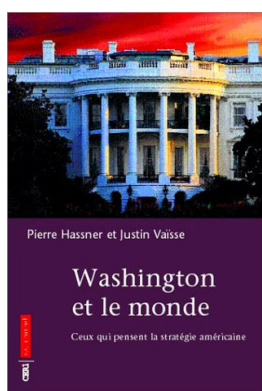
La thèse centrale du conférencier qui interprète la nouvelle époque historique ouverte par l'attentat du 11 septembre 2001 contre les Tours jumelles de New York comme relevant d'un changement de paradigme qui nous aurait fait passer du monde de Locke et de Kant au monde de Hobbes, Nietzsche et Marx, et qui s'oppose à une lecture des conflits actuels (notamment de la guerre des U.S.A. contre l'Irak) en termes de « choc des civilisations », entraîne **la première question qui objecte à un tel propos d'adopter le point de vue des occidentaux en méconnaissant le rôle des religions ès qualités, en ce que celles-ci se trouvent ainsi reléguées au rang de simples passions par cette nouvelle géopolitique** (contrairement à Derrida, par exemple, qui y voit bien l'affrontement de deux théologies politiques). Tout en convenant que l'on ne peut sans doute pas séparer politique et religion, le conférencier répond que l'on ne peut pas, non plus, tout interpréter en référence aux fondamentalismes religieux en présence ici (qu'il ajoute avoir bien étudiés par ailleurs), et que compter ceux-ci parmi les passions politiques ce n'est en aucun cas les « réduire » car celles-ci jouent un rôle central dans le nouvel état du monde, ce dont le rationalisme occidental ne se préoccupe pas suffisamment. En réponse à la question suivante, portant sur la divergence entre la France qui prône le multipolarisme et les U.S.A. qui effectuent une démonstration de force unilatérale en Irak (cette guerre étant sans doute la réponse la plus adéquate en la circonstance), le conférencier tient que **le gouvernement français et quelques autres ont eu raison de s'opposer à cette guerre qui sinon n'aurait pas manqué d'être interprétée comme une guerre faite à l'Islam**, mais que par manque d'esprit tactique ils n'ont pas su l'empêcher, et qu'il faut être prudent à l'égard du principe multipolaire qui présuppose des Etats ou regroupements d'Etats de puissance sensiblement égale, ce qui est loin d'être le cas aujourd'hui.

A la question de savoir si l'on peut faire une distinction entre la « **défense offensive** » et la « **guerre préventive** », il est répondu que toute guerre se prétend défensive et même maintenant, de façon plus sophistiquée, « **préemptive** », ce qui ne peut masquer le fait qu'elle est bien de nature offensive, surtout dans le cas actuel de celle des U.S.A. contre l'Irak ; et à celle de savoir quelle action préventive on peut mener contre les passions qui sont les ressorts de la nouvelle géopolitique, tout particulièrement à l'œuvre dans **le conflit entre Israël et les Palestiniens**, Pierre Hassner avoue son pessimisme : les « Accords de Camp David » et, plus récemment, « La feuille de route », présentaient de réelles avancées vers des solutions, au moins partielles, mais le déchaînement des passions partisans s'est ajouté à la politique pro-israélienne des U.S.A. et à la faiblesse politique de l'Europe (à laquelle Israël ne fait de toute façon aucune confiance) pour les mettre en échec ; il ne reste plus qu'à travailler à la paix sur le terrain, aux côtés de la gauche israélienne. Interrogé à propos de la thèse d'Emmanuel Todd sur la fragilité des U.S.A. (dans « Après l'Empire. Essai sur la décomposition du système américain »), Pierre Hassner s'oppose vigoureusement à « ce très mauvais livre », les U.S.A. n'étant pas si fragiles (« Ni Todd ni Revel ! » s'exclame-t-il), puis à



Guerres et sociétés, Pierre HASSNER, Recherches internationales, 2003

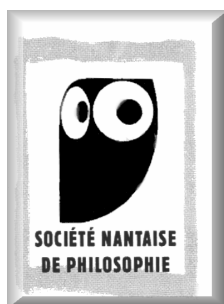
propos de **la difficulté d'établir une « gouvernance mondiale » unifiée étant donné la compétition entre la démocratie européenne de l'Etat social (ou Providence) et la démocratie américaine de l'individualisme triomphant**, il dit son accord avec cette distinction tout en tenant à la nuancer historiquement : avant leur actuel « capitalisme de casino », les U.S.A. ont connu le *New Deal* de Roosevelt, et l'Etat-Providence du « capitalisme rhénan » est aujourd'hui en crise jusqu'en Allemagne ; **il faut donc résister à la séduction du déterminisme : « L'histoire n'est pas écrite ! »**. A l'occasion d'une question semblant créditer les U.S.A. de la foi religieuse en leur « mission », redoublée par la ferveur de la droite américaine pour la liberté individuelle (alors que la gauche ne trouve pas mieux que de toujours accuser les autres -les « capitalistes »- de la misère du monde), puis paraissant déduire du 11 septembre et de la riposte américaine que démonstration a été faite de la complicité d'Al-Qaïda et de Saddam Hussein, le conférencier tient à rappeler qu'aux U.S.A. mêmes les croyants s'affrontent à propos de la guerre de leur pays contre l'Irak, les protestants fondamentalistes et pro-sionistes se révélant plus va-t-en-guerre que nombre de catholiques, qui s'y sont opposés, comme en Italie où la gauche chrétienne est très influente, et que s'il y a une chose que cette guerre a démontré c'est que le combat



Washington et le monde : dilemme d'une superpuissance, Pierre HASSNER, Ceri/Autrement, 2003

de Saddam Hussein n'était pas celui d'Oussama ben Laden, qui le considérait d'ailleurs comme un infidèle, voire un traître à l'Islam du fait notamment de sa référence à la laïcité mais aussi de la guerre de l'Irak contre l'Iran, soutenue en son temps par les gouvernements occidentaux. **Pierre Hassner affirme alors avec force qu'il faut à la fois combattre le terrorisme avec les U.S.A. et mener une bataille politique contre les U.S.A..**

Une dernière intervention insiste sur **le changement de paradigme qui touche désormais à la guerre elle-même** puisque dans le cas de la lutte contre le terrorisme ce ne sont plus des Etats qui s'affrontent de façon conventionnelle dans leurs méthodes comme dans leurs finalités, jusque dans la paix à laquelle ils étaient encore susceptibles de parvenir. Dans ces nouvelles conditions ne faut-il pas **repenser la guerre elle-même tout comme le rôle des Etats** (d'ailleurs de plus en plus déconsidérés aujourd'hui au profit des nations ou encore des civilisations) : **quelle stratégie adopter dans le cadre de cette nouvelle géopolitique ?** Pierre Hassner convient tout à fait de cette radicale nouveauté (évoquée dès le début de sa conférence), qui bouscule les catégories et les stratégies de la science et de l'action politiques classiques en nous appelant à **travailler à l'élaboration d'« une science politique nouvelle pour des temps nouveaux »** (comme Tocqueville en son temps).



CONFERENCE DE LA SOCIÉTÉ NANTAISE DE PHILOSOPHIE
DU 27 FEVRIER 2004

Blaise BENOIT : *LA GUERRE SELON NIETZSCHE*

Merci, Blaise Benoit, pour **cette** belle méditation sur Nietzsche, à la fois savante et vivante.

Vous commencez par **quelques citations bellicistes de Nietzsche**, qui mettent le conférencier en posture difficile, dites-vous, mais aussi invitent à une lecture sans préjugé, en vue de déterminer la signification mais aussi la valeur de la guerre dans la pensée nietzschéenne.

Puis vous nous entraînez à **la recherche des sources de la notion de guerre chez notre auteur**, en référence notamment à Stendhal, à Homère et Eschyle qui nous conduisent à **une véritable métaphysique de la guerre** (comme chez Héraclite par excellence), d'une guerre qui n'est pas désordre absurde mais manifestation ou même **principe d'une conflictualité cosmique**.

Cette recherche nous mène à **la multiplicité des sens du mot « guerre » dans le style métaphorique de Nietzsche** et ce aux **niveaux microcosmiques** des rapports inter-individuels (de la rivalité salubre et même de la fureur vertueuse, jusqu'en amour) et des rapports intra-individuels (aussi bien dans le corps que dans l'esprit, toujours en guerre intestine entre affects et humeurs), mais aussi au **niveau macrocosmique** des rapports inter-étatiques où la guerre manifeste et entretient la santé éthique des peuples (comme chez Hegel notamment), l'adversité douloureuse étant un principe civilisateur, un révélateur de grandeur, de noblesse, selon **un réalisme éthique** peut-on dire et non pas prosaïque. Cela mène à **« la grande politique »** : la grande guerre étant menée contre le ressentiment, la petitesse et la bassesse qui rétrécissent la vie, comme c'est le cas de la petite guerre d'un patriotisme mesquin.

Vous en venez alors au **panbellicisme de Nietzsche** selon lequel **la volonté de puissance structure toute réalité** selon des rapports de forces qui ne sont pas substantiels ou statiques mais relationnels ou dynamiques, la volonté de puissance interprétant métaphoriquement toute chose ou tout processus plutôt, la création présupposant la destruction (avec tout ce que cela peut présenter de dérangeant moralement).

En un dernier moment, vous nous proposez **une interprétation de cette conception panbelliciste quant à notre thématique des rapports de la guerre et de la paix, Nietzsche s'opposant frontalement ainsi à la thèse kantienne de la paix perpétuelle par le droit** (sans peut-être avoir lu Kant de très près, dites-vous) : Nietzsche destitue la raison pratique (c'est-à-dire la référence principielle à un devoir-être idéal) comme relevant, au mieux, de l'illusion et, au pire, du mensonge, **le droit n'étant lui-même qu'une expression plus ou moins masquée d'une force**, ce que révèle la lecture de Thucydide (plus réaliste) qui nous apprend que le droit n'est que l'envers solidaire de la guerre et donc que la guerre et la paix sont de faux contraires. **Le panbellicisme de Nietzsche n'est donc pas un appel débridé à la guerre barbare ou bestiale, mais une école de lucidité et de courage qui nous montre la voie d'une sublimation qui acquiesce à la vie en tâchant de l'embellir par l'art.**

Tout en convenant du danger que peut représenter l'intronisation philosophique de l'aventure métaphorique en quoi consiste la pensée nietzschéenne, Blaise Benoit maintient que l'on peut faire de celle-ci une lecture éthique instructive, comme antidote en même temps aux illusions d'un idéalisme dogmatique (lorsqu'il prône, par exemple, le pacifisme moral, ou même juridique) et aux mensonges d'un réalisme cynique (notamment quand il fait de la guerre barbare le dernier mot de toute chose).

Vous concluez par une référence à l'expérience vécue que Nietzsche a faite des horreurs de la guerre, ce qui confère à son bellicisme **une vertu instructive**.

ELEMENTS DU DEBAT

Le premier moment du propos du conférencier ayant été accordé à **une recherche généalogique en quête des sources de la pensée nietzschéenne de la guerre**, les questions ont d'emblée porté sur les rapports de cette pensée avec celles de Darwin (non cité), de Kant et de Hegel (cités). Pour ce qui est de Darwin, le conférencier tient à différencier les concepts de « **lutte pour la vie** » et de « **volonté de puissance** », puisque dans le premier cas ce sont toujours les plus forts qui triomphent historiquement, alors que dans le second ce sont souvent les plus faibles ; pour ce qui est de Kant, chez qui « **l'insociable sociabilité** » présente bien aussi un conflit des forces qui structure les rapports des hommes entre eux et au monde, c'est un principe d'ordre téléologique qui fait sortir le cosmos (social et historique) du chaos des passions, ce qui se trouve ici en désaccord avec la conception nietzschéenne qui ne voit là qu'une projection anthropomorphique de la raison pratique visant à voiler que rien ne vient finalement transfigurer le chaos, qui demeure irréductiblement chaos (comme on peut le lire au § 109 du Gai Savoir). Hegel ayant été référencé comme l'une des sources de la pensée de la guerre chez Nietzsche, une troisième intervention tient à préciser que **Hegel s'est élevé contre l'évolutionnisme biologique** puisque chez lui c'est l'Idée qui se déploie dans la nature, et que le bellicisme hégélien, replacé dans le contexte de « la raison dans l'histoire », ne relève pas du pessimisme tragique dont témoigne le bellicisme nietzschéen, ce dont convient très volontiers le conférencier qui redit ici que Nietzsche « lit souvent par oui-dire ».

Une nouvelle intervention déporte alors le débat de l'amont des sources de la pensée nietzschéenne de la guerre vers l'aval des influences qu'elle-même a pu exercer par le biais des interprétations qui ont été faites de « la grande politique », notamment par le fascisme et le nazisme qui s'en sont réclamés pour justifier leur panbellicisme. Le conférencier ayant d'emblée annoncé l'inconfort du lecteur-commentateur de Nietzsche, divisé entre le vif intérêt pour ce que dévoile une telle pensée du plus profond de la condition humaine, comme du monde lui-même, et la prise de recul critique que ne peuvent manquer de susciter chez lui certaines de ses thèses les plus radicales dans le domaine éthique et politique, **la question se trouve alors posée de savoir quelle lecture on peut et doit faire des propos de Nietzsche : une lecture platement réaliste** qui les prend au pied de la lettre, au risque d'une idéologisation dévalorisante, pour le moins, et souvent à contresens, pour le pire, ou bien **une lecture décidément métaphorique** qui en recherche l'esprit, au risque d'une esthétisation le plus souvent complaisamment pratiquée ? C'est alors que **le conférencier s'attache à livrer le style de sa lecture de Nietzsche**, qui essaie de concilier la découverte du sens interne d'une telle pensée en tâchant d'en mettre en évidence (de texte en texte) les réseaux de métaphores (sans y demeurer prise ni produire à son tour d'autres métaphores) et la saisie des concepts ainsi progressivement construits et mis en œuvre, **dans la perspective d'en dégager comme un ordre des raisons qui pourrait contribuer à la reconstruction d'une raison critique.**

En réponse à la question qui se pose alors de **la légitimité d'une telle lecture**, qui semble bien faire violence à cette pensée en la déplaçant de son lieu métaphorique vers un champ conceptuel, **le conférencier tient qu'il nous faut lire Nietzsche en philosophe**, et pas seulement en poète inspiré et encore moins en idéologue patenté, notamment comme un penseur de la civilisation historique qui en diagnostique de façon incomparable le nihilisme en nous appelant à nous y confronter pour le dépasser. Mais une dernière question émerge alors qui demande s'il faut vraiment lire **ce grand penseur philologue**, qui nous oblige à nous interroger et nous mène à choisir une interprétation (notamment de l'art en tant que renfort de la vie), comme un philosophe, ce qui peut effectivement conduire à **une reconstruction de la pensée nietzschéenne qui risque d'en fausser le statut d'aventure métaphorique**. Blaise Benoit convient alors du danger d'une telle intronisation philosophique de cette pensée, tout en maintenant que **l'on peut faire de celle-ci une lecture éthique instructive, comme antidote en même temps aux illusions d'un idéalisme dogmatique (lorsqu'il prône, par exemple, le pacifisme moral, ou même juridique) et aux mensonges d'un réalisme cynique (notamment quand il fait de la guerre barbare le dernier mot de toute chose).**

CONFERENCE DE
LA SOCIÉTÉ NANTAISE DE PHILOSOPHIE
DU 5 DECEMBRE 2003

M. THIERRY MENISSIER : *CONFLIT ET GUERRE DANS LA PENSÉE DE MACHIAVEL*

Merci, monsieur Ménissier, pour cette belle leçon de philosophie machiavélienne et de langue italienne tout ensemble.

Vous présentez d'emblée **la tension entre la conflictualité et la guerre comme étant au cœur à la fois de la condition humaine et de l'œuvre de Machiavel**, ce qui justifie celle-ci comme philosophie, c'est-à-dire « examen rationnel des choses nécessaires ».

Puis, vous situez le travail de pensée de Machiavel dans le double contexte historique de la Renaissance (*Quattrocento*) et historiographique antique et classique (en référence à Tite-Live notamment), en insistant sur **la nouveauté de la démarche de Machiavel qui considère la guerre non pas sous un angle éthique et juridique, mais sous celui de la seule logique de la puissance**, logique qui découle d'un insatiable désir de possession ancré dans la nature de l'homme comme dans la nature elle-même.

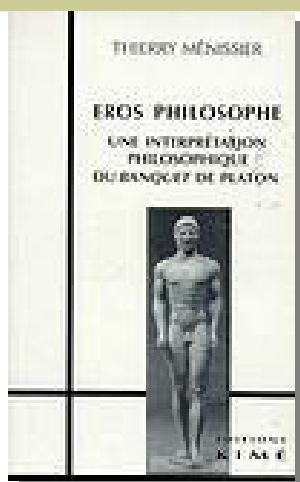
Cette **naturalisation de la guerre** n'empêche pas mais au contraire révèle l'intervention volontaire des hommes sous la forme d'un **art de la guerre qui relève de la vertu, nouvel ethos de la politique entendue comme courage d'affronter l'adversité, non seulement dans la défense mais aussi et surtout dans l'attaque**. Cela justifie l'impérialisme comme étant consubstantiel aux rapports entre les Etats et même entre les hommes, cette science politique se radicalisant alors en **une anthropologie de la férocité** (qui fait de César Borgia un modèle de vertu par excellence), anthropologie empruntant à une zoologie qui renature l'homme plutôt que de le dénaturer. Cela conduit, entre autres, à **une requalification de « la guerre juste » d'un point de vue strictement politique**, puisqu'est déclarée « juste » la guerre qui est nécessaire à ceux qui la font (ce qui justifie une politique autoritaire, voire totalitaire, comme chez Carl Schmitt), et mène à un renversement de la formule de Clausewitz (**la politique devenant la continuation de la guerre par d'autres moyens**) en faisant de la politique un combat. La guerre extérieure offre alors un diapason ou un révélateur à la cohésion de la Principauté ou République.

En conclusion, vous attirez l'attention sur **l'ambiguïté du discours de Machiavel, qui pourrait tout à fait légitimer l'impérialisme de « la guerre préventive » ou de « l'agression défensive »**.

ELEMENTS DU DEBAT

Le propos du conférencier ayant présenté le conflit et la guerre dans la pensée de Machiavel en les radicalisant en référence à **une politique, une anthropologie et même une zoologie relevant de la logique de la puissance**, la question a d'emblée été posée du **rapport de la philosophie machiavélienne avec la pensée de Nietzsche**. Si effectivement on ne peut que reconnaître des ressemblances thématiques et même une certaine communauté de thèses théoriques chez ces deux penseurs, le conférencier insiste sur leur différence essentielle qui tient, selon lui, à ce que **Machiavel ne fonde pas, à l'instar de Nietzsche, une théorie des valeurs dont la science politique ne serait qu'une application seconde, mais établit une technique de la politique qui ne traite de morale que subséquentement**, à la fois pour rendre la politique indépendante de la morale et, le cas échéant, faire de celle-ci le moyen de celle-là. **Un tel geste fonde le réalisme politique des Temps modernes**, dans lequel Nietzsche s'inscrit effectivement, mais de façon plus radicalement spéculative.

Ce rappel de la nature essentiellement technique de la pensée de Machiavel fait alors surgir **la question de la détermination de la politique comme « gestion des ressources » qui sont à la disposition d'une collectivité politique**, aspect qui deviendra si important et même dominant dans la modernité mais qui semble bien absent de l'exposé du conférencier. Celui-ci répond à cela que tel n'était pas son propos ici (et qu'il en traite par ailleurs), mais surtout que **pour être technique la science de Machiavel n'en est pas moins essentiellement politique (et non pas économique)** en ce qu'elle ne porte pas sur la distribution des richesses mais sur **l'art de la décision relativement à la distinction de l'ami et de l'ennemi quant à l'enjeu extrême de la vie .../...**



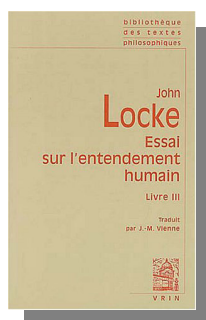
Eros philosophe, Thierry MENISSIER, KIME, 1998

Dans le contexte cosmopolitique contemporain la pensée machiavélienne semble bien devoir justifier, pour le moins, la séparation protectionniste des Etats-nations, et même des civilisations maintenant, essentiellement soucieux de leur conservation, voire, pour le pire, leur expansion impérialiste, au nom de « la guerre préventive » ou encore de « l'agression défensive », comme l'a évoqué le conférencier à la fin de son exposé en attirant l'attention sur l'ambiguïté du discours de Machiavel et de l'interprétation que l'on peut en proposer.

et de la mort du corps politique et de ses membres, ce qui témoigne, là encore, du souci essentiel de Machiavel qui est de **fonder l'autonomie du politique**, à l'égard de l'infrastructure économique cette fois, tout comme de la superstructure éthique.

La question est alors posée de **savoir si, précisément, le moment machiavélien de la science et de l'action politiques ne consisterait pas à faire, plus ou moins explicitement, de la technique elle-même une éthique, voire l'éthique en soi**, en présentant comme étant fondée dans la nature des choses elles-mêmes (politiques et anthropologiques ici) l'exclusivité du point de vue descriptif de la logique de la puissance, **ce qui exprime et masque tout à la fois un choix normatif qui s'oppose à la normativité des logiques de la connaissance (spéculative) et de la reconnaissance (pragmatique)**. Le conférencier accorde alors que la pensée de Machiavel opère bien une telle généralisation de la réduction technique de toutes choses, jusqu'à la condition humaine elle-même (ce en quoi consiste précisément la « condition de l'homme moderne » selon H. Arendt), en insistant sur **la difficulté principale que cela pose au lecteur et au commentateur de la pensée de Machiavel**, qui se trouvent écartelés entre deux interprétations possibles de l'œuvre du penseur et mêmes deux attitudes à son égard (si l'on met à part son rejet pur et simple). **Soit** l'on est fasciné par ce que dévoile la pensée de Machiavel à propos de son objet (la conflictualité irréductible de la condition politique et même naturelle des hommes), mais aussi par sa démarche (l'analytique empirique des passions, en rupture avec le discours métaphysique de la raison), et **l'on fait du choix épistémologique d'une telle méthode d'étude une thèse ontologique portant sur la nature des choses étudiées. Soit**, tout en reconnaissant les vertus d'un tel point de vue (la mise en évidence de la spécificité de l'art politique mais aussi de l'irréductibilité de la condition guerrière), on en pointe les inévitables limites et même les pathologies qui en découlent lorsque, précisément, il s'oublie comme point de vue particulier et prétend à la supériorité et même à l'exclusivité sur les autres démarches possibles, comme il apparaît dans **le discours de la modernité qui prétend à la neutralité axiologique du point de vue technique pour en imposer la logique à toutes les dimensions de l'expérience que l'homme fait du monde, d'autrui et de soi**.

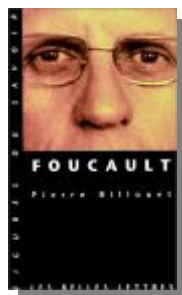
Il peut alors sembler d'autant plus urgent de **demander ses titres de validité à une telle réduction techniciste de la condition humaine et même mondaine** que l'époque contemporaine semble s'installer dans un état de guerre perpétuelle (potentielle ou actuelle). En effet, si la lecture de Machiavel est susceptible de produire des effets de lucidité et de responsabilité à l'encontre des illusions d'un pacifisme radical, qui confond la politique avec le droit, et même avec la morale, en voulant inféoder l'art de gouverner et même celui de faire la guerre aux seules normes juridiques et éthiques (comme le font toutes les colombes), **le cynisme cultivé (dans les deux sens du terme) que peut engendrer la fréquentation préférentielle et surtout exclusive d'un tel réalisme ne produit-il pas des effets d'opacité et donc d'irresponsabilité en légitimant, de façon plus ou moins euphémisée, la logique du prétendu droit du plus du fort et du plus rusé ?**



John Locke, *Essai sur l'entendement humain, Livre III*, Vrin, 2003, Préface, traduction et notes de Jean-Michel VIENNE



Paganisme et postmodernité : J. Fr. Lyotard, Pierre BILLOUET, Ellipses, 1999



FOUCAULT, Pierre BILLOUET, Belles Lettres, 1999



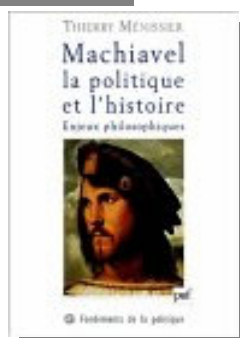
Etudes post-kantiennes II, André STANGUENNEC, L'Age d'homme,



« Comment se peut-il qu'un enfant soit bien élevé par qui n'a pas été bien élevé lui-même » (ROUSSEAU), Pierre BILLOUET, Pléiades, 2004



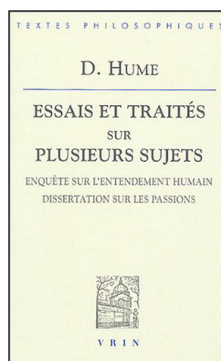
Leçon sur l'humain et l'inhumain, Jacques RICOT, Puf, 1998



Machiavel, la politique et l'histoire, Thierry MENISSIER, PUF, 2001



Le mal totalitaire, La servitude volontaire, Joël GAUBERT & Michel MALHERBE, M-EDITEUR, 2004



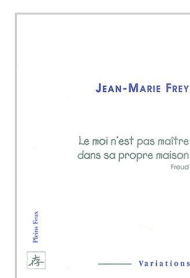
Essais et traités sur plusieurs sujets : Tome 3, Enquête sur l'entendement humain, Dissertations sur les passions de David Hume, Michel MALHERBE, Vrin, 2004



L'ordre établi, La révolution, Jean-Marie FREY & Yvon QUINIOU, M-EDITEUR, 2004



Athéisme et matérialisme aujourd'hui, Yvon QUINIOU, Pléiades, 2004



« Le moi n'est pas maître dans sa propre maison » (FREUD), Jean-Marie FREY, Pléiades, 2004

C'est ainsi que s'est trouvée finalement posée la question de l'incidence historique de la pensée machiavéenne dans le contexte cosmopolitique contemporain, où elle semble bien devoir justifier, pour le moins, la séparation protectionniste des Etats-nations, et même des civilisations maintenant, essentiellement soucieux de leur conservation, voire, pour le pire, leur expansion impérialiste, au nom de « la guerre préventive » ou encore de « l'agression défensive », comme l'a évoqué le conférencier à la fin de son exposé en attirant l'attention sur l'ambiguïté du discours de Machiavel et de l'interprétation que l'on peut en proposer. C'est pourquoi Thierry Ménissier en appelle, finalement, à des études machiavéliennes qui nous permettraient d'échapper aussi bien aux illusions du pacifisme éthique qu'aux mensonges du bellicisme cynique, pour redonner à la pensée de Machiavel tout son potentiel de philosophie critique.

CONFERENCE DE
LA SOCIÉTÉ NANTAISE DE PHILOSOPHIE
DU 16 JANVIER 2004

M. JACQUES RICOT : *LA PAIX, ENTRE JUSTICE ET FORCE*

Merci, Jacques Ricot, pour cette instructive et donc stimulante méditation sur la paix.

Vous commencez par rappeler les deux sens du mot paix : **la quiétude passive** du pacifiste et **l'intranquillité active** du pacifique, et par indiquer que **la paix est un bien sinon le souverain bien**.

Puis, en compagnie de Pascal, vous vous interrogez sur **les rapports de la justice et de la force qui seraient susceptibles de fonder réellement la paix**, en référence historique au contre-exemple par excellence que constitue « **l'esprit de Munich** » ou encore *l'appeasement*. En référence à Alain, vous nous faites remonter aux **racines philosophiques d'un tel pacifisme**, qui repose sur la thèse de l'incommensurabilité entre droit et force, qui s'excluent logiquement, ce qui empêche qu'on les articule en donnant au droit la force de son exécution (contrairement à ce que demande et établit Pascal). A quoi s'ajoute la critique indistincte de tous les pouvoirs comme étant intrinsèquement despotiques, ce qui banalise le pouvoir totalitaire et désamorce la résistance qu'on doit lui opposer.

Contre un tel pacifisme, qui repose sur une séparation stricte de la force et du droit, il faut donc revenir à Pascal, qui partage l'anthropologie pessimiste de Hobbes considérant que les hommes sont naturellement méchants, ce qui nécessite **l'établissement d'un état de droit qui confisque la force pour la mettre au service de la paix civile**, comme Max Weber le retiendra en accordant à l'Etat le monopole de l'exercice de la force et même de la violence légitime.

Pour éviter qu'un tel état de droit n'administre un désordre établi ou encore une paix injuste car contrainte voire violente, **il faut sans cesse se référer à l'esprit de la démocratie et surtout à l'esprit républicain**, dites-vous, en médiatisant et même soumettant l'exercice du pouvoir à l'autorité du débat public qui institue la loi. Mais subsiste encore une difficulté majeure puisque, de façon réaliste, il faut bien reconnaître avec Pascal que **la force précède la justice, qui risque bien alors de n'en être que l'instrument**, ce qui peut être évité si l'on prend bien en compte que la force elle-même ne peut se maintenir qu'en étant légitimée par le droit, comme il arrive dans « la guerre juste ».

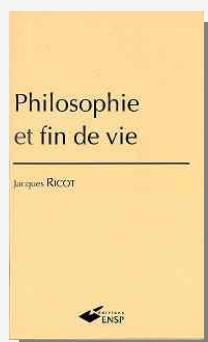
Mais **ne peut et doit-on pas travailler, demandez-vous, à établir une éthique et même une politique de la non-violence qui mettraient au service du droit une force qui ne serait pas violente**, ce qui semble bien se mettre en place aujourd'hui dans la régulation sociale des démocraties modernes, tout en n'excluant pas l'usage de la force violente en dernier recours ? Mais afin d'œuvrer ainsi réellement à la paix civile et à la paix mondiale, il faut, dites-vous enfin, toujours envisager, de façon préventive pourrait-on dire, **un devoir de repentance** qui mériterait un véritable cérémonial pour **civiliser un tel recours à la force**.



Leçon sur la paix, Jacques, RICOT, PUF, 2002

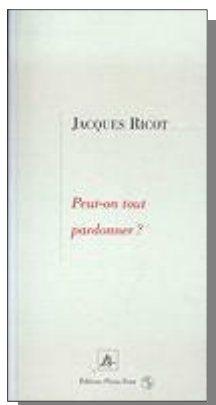


Leçon sur l'Éthique à Nicomaque d'Aristote, Livres sur l'amitié, Jacques RICOT, Puf, 2001

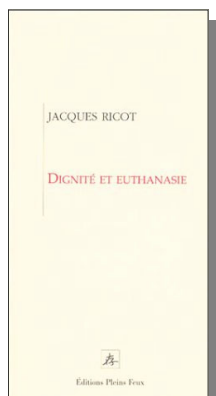


Philosophie et fin de vie, Jacques RICOT, Editions ENSP, Rennes, mars 2003

ELEMENTS DU DEBAT



Peut-on tout pardonner ?, Jacques RICOT, Pleins Feux, 1999



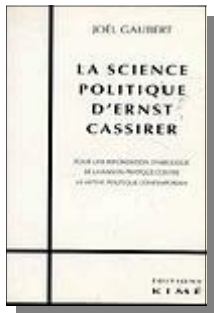
Dignité et euthanasie, Jacques RICOT, Pleins Feux, 2003

Merci à Joël GAUBERT pour ses synthèses des conférences-débats de la Société Nantaise de Philosophie.

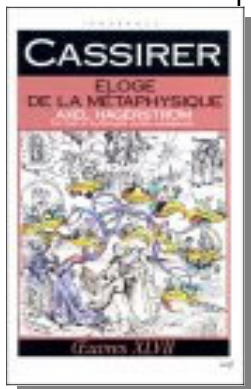
Le conférencier ayant fait un usage distinct (différencié) des notions de force et de violence pour échapper à l'opposition frontale d'un pacifisme idéaliste (qui se condamne à l'impuissance en refusant de mettre la force au service du droit) et d'une anthropologie réaliste (dont le pessimisme condamne les hommes aux rapports de force), ce qui dans les deux cas empêche l'établissement d'une paix à la fois juste et forte, **la question est d'emblée posée de savoir si l'on peut réellement distinguer la force et la violence et, si oui, en quels sens exactement**. Le conférencier tient alors qu'il faut réserver, surtout en politique, la notion de violence à la désignation d'une contrainte physique qui s'exerce par et sur le corps, et s'interdire un usage métaphorique trop extensif de cette notion qui irait jusqu'à parler d'une « violence symbolique » (qui s'exercerait par et sur l'esprit), car sinon toute contrainte ou même influence psychique risquerait d'être systématiquement soupçonnée d'être une violence et donc de se retrouver délégitimée comme telle, comme cela apparaît exemplairement aujourd'hui dans **la critique sociologique de l'école, qui confine à la destitution de toute autorité intellectuelle et morale, qui pis est au nom de la « justice »**.

Une intervention substantielle remercie alors le conférencier de la quasi-totalité de son propos tout en visant à remettre en perspective **le statut de la référence centrale qui y est faite à la pensée de Pascal** : « Et ainsi ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste. » (*Justice, force*, Pensée 103 L.-298 B.) Ce texte serait moins à lire comme celui d'un historien ou encore d'un anthropologue, aux propos desquels il faudrait alors accorder un sens littéral substantiel (justifiant le droit du plus fort en référence à la méchanceté foncière des hommes), que comme celui d'un **axiomaticien géomètre qui distingue et articule les thèses possibles à propos des rapports de la force et de la justice selon une stratégie argumentative dirigée contre les demi-habiles**, dont la demi-science (sociologique notamment) en fait des révolutionnaires qui en appellent, contre l'ordre établi, à la justice en ce monde (ce qui est illusoire, au mieux, et mensonger, au pire), alors que **la vraie science politique doit rompre avec l'antique question de « la meilleure forme de gouvernement » et le souci médiéval du « bon roi », afin de faire l'économie de la guerre civile, qui est le plus grand des maux**, et d'attendre le royaume de la justice, qui n'est pas de ce monde comme nous l'apprend la science vraie des chrétiens. Le conférencier dit alors « rendre les armes » sur la totalité d'un tel propos (issu d'un cours professé par son auteur), tout en précisant que sa référence à Pascal ne fait ici qu'accompagner (sans le fonder) son propre propos, comme l'indique le titre de son exposé. Mais pour ce qui est du fond du problème des rapports de la force et de la justice, il tient à redire son désaccord avec la position d'Alain qui, refusant de penser que la justice puisse et doive être forte, a plié devant une force qui se prétendait juste, contrairement à Mounier, par exemple, qui a su résister, dès le début, au fait accompli de la force brutale.

Le débat se trouve alors infléchi par **une question qui objecte à l'assimilation des notions de droit et de justice**, équivalence qui ne se trouve autorisée, au mieux, que par l'état de droit démocratique intranational, mais **qui justifie les pires violences au niveau international, où le droit exprime en les masquant les emplois les plus brutaux de la force**, mettant ainsi à mal l'universalité du genre humain : la solution



La science politique d'Ernst Cassirer, Joël GAUBERT, KIME, 1996



Eloge de la métaphysique : Axel Hägerström ; une étude de la philosophie suédoise contemporaine, Ernst CASSIRER, Cerf, 1996, trad. Jean CARRO et Joël GAUBERT (Présentation : *Un éloge critique de la métaphysique contre le néo-positivisme contemporain.*)

ne serait-elle pas alors de faire de la paix, en et par elle-même, le souverain bien (comme Crucé, qui serait le véritable inspirateur de l'Organisation des Nations Unies, et non pas Kant) ? Ce à quoi le conférencier répond que **le projet de « paix par le droit » est bien d'inspiration kantienne**, comme en témoignent le *Projet de paix perpétuelle* (1795) et la référence rectrice qu'y fait W. Wilson pour la fondation de la S.D.N., et que **si la paix est bien l'objectif de l'O.N.U. ce n'est que pour autant qu'elle est subordonnée à la dignité de l'homme** (comme le dit l'article 1 de la « Déclaration universelle des droits de l'homme » de 1948). Cela fonde l'équivalence du droit et de la justice puisqu'alors il s'agit du droit moral de l'homme, auquel le droit politique du citoyen doit lui-même être conforme pour prétendre valoir, ce qui pourrait justifier **la résistance à l'oppression (exercée par l'état de droit établi) en référence à la justice**.

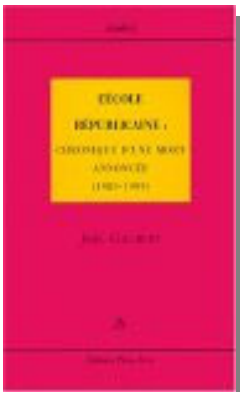
Mais alors la question est posée de savoir **sur quoi fonder un tel droit de résistance en nos temps démocratiques**, où l'oppression tout comme la résistance qu'elle autoriserait tendent à se banaliser, du fait notamment que l'Etat préside lui-même à la redistribution sociale des richesses économiques. Le conférencier en revient alors, pour contrer un désordre établi ou une paix injuste, à **la nécessaire référence à l'esprit démocratique ou plutôt républicain, seul susceptible de combattre un « despotisme démocratique » (Tocqueville) qui aliène les « droits formels » de participation de tous et de chacun à la formation et même à l'exécution de la volonté générale par la médiation du débat public, au nom d'une gestion des « droits sociaux » qui réduit les citoyens au statut d'administrés. Ne serait-il pas urgent alors, pour contrer une telle « illusion démocratique », qui préside aujourd'hui au désordre établi ou à une paix injuste (au niveau international notamment), d'œuvrer à une refondation républicaine de la démocratie en rectifiant le prétendu droit du plus fort en référence à la force du plus droit ?**

CONFERENCE DE LA SOCIÉTÉ NANTAISE DE PHILOSOPHIE DU 21 NOVEMBRE 2003

M. JOËL GAUBERT : ***FAUT-IL VOULOIR LA PAIX A TOUT PRIX ?***

Si par **paix** on entend **un état de repos et même de quiétude qui permet aux hommes de survivre, de vivre ensemble et surtout de bien vivre**, comment pourrait-on et même devrait-on ne pas la vouloir à tout prix, comme étant **le souverain bien**, puisque l'état de droit qui l'institue met fin à la guerre de tous contre tous qui figure le mal suprême ? En effet, c'est tout d'abord par contraste avec l'existence de fait de la guerre (qui provient de la finitude de la condition humaine) qu'apparaît la représentation (imagée ou idéelle) de la paix comme l'exigence de droit d'un tel bien, en ce qu'il inclurait ou engendrerait tous les autres (la sécurité procurant la liberté et l'égalité), ce qui nécessite de **passer de la représentation symbolique de la paix à son institution historique par la médiation d'un contrat social motivé et effectué par une volonté de paix triplement impérative** : techniquement (pour la survie), pragmatiquement (pour la vie commune) et catégoriquement (pour la vie bonne). Une telle « **paix par le droit** » doit donc s'étendre au niveau international pour s'établir durablement en mettant définitivement la guerre hors la loi, comme l'établit **l'aboutissement républicain de l'école moderne du droit naturel**, essentiellement chez le Rousseau du *Contrat social* (1762) et le Kant du *Projet de paix perpétuelle* (1795), et comme en témoigne historiquement **l'institution du droit international au XXème siècle** (S.D.N. et O.N.U.), sous la poussée de puissants mouvements d'opinion pacifistes.

Cependant cet **Idéal des Lumières de la paix par le droit** ne présente-t-il pas des limites et même des pathologies ? En effet, **n'a-t-il pas failli historiquement puisque ce n'est pas la paix mais bien la guerre qui est devenue perpétuelle ces deux derniers siècles**, sous les figures des guerres civiles et même mondiales (allant jusqu'à inventer des maux radicaux comme la domination totalitaire, l'extermination génocidaire, la menace nucléaire et, maintenant, le terrorisme planétaire) ? Pour le moins **inopérant**, cet Idéal de la paix par le droit ne se montre-t-il pas, au pire, **complice** de ce retour de la guerre de tous contre tous en alimentant un « esprit de Munich » prompt à toutes les démissions, voire ne se fait-il pas **l'instrument idéologique le plus insidieux d'une nouvelle expansion impériale** qui s'en autorise pour s'auto-proclamer « Empire du Bien » et faire la guerre à un « Axe du mal » ? Mais cela même ne témoigne-t-il pas d'**une irréductible conflictualité de la réalité humaine qui pourrait et même devrait nous faire préférer la guerre à la paix**, guerre qui peut s'imposer pour sauvegarder et même promouvoir la liberté qui fait la dignité de l'homme, jusqu'au risque de la mort violente, l'horreur de la guerre faisant alors place à l'honneur de la guerre ? **La guerre peut et doit ainsi faire l'objet d'une volonté triplement impérative** : elle s'impose techniquement (pour sauvegarder ou accroître son être propre), pragmatiquement (pour se faire reconnaître comme courageux) et catégoriquement (pour mériter l'estime de soi-même comme préférant la vie libre et exigeante à une survie serve et émolliente), au niveau aussi bien inter-individuel (en amour et en amitié) qu'intra-étatique et surtout inter-étatique, là où la guerre trouve à la fois sa véritable essence et toute sa nécessité, **au mépris d'un droit international qui n'est au mieux qu'une illusion et au pire un mensonge**. Cette classique argumentation belliciste (Calliclès, Machiavel, Nietzsche) est aujourd'hui reprise, au niveau international, par les tenants du « **choc des civilisations** » (Huntington) et peut bien paraître plus réaliste et donc plus légitime que la thèse pacifiste.



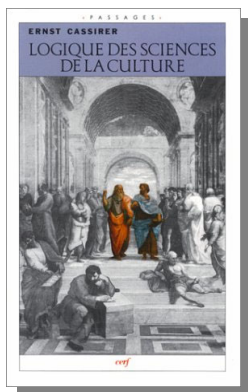
L'école républicaine : chronique d'une mort annoncée, (1989-1999), Joël GAUBERT, Pleins Feux, 1999

Mais si cette argumentation réaliste peut produire des effets de lucidité et même de responsabilité dans la critique qu'elle opère de l'idéalisme pacifiste, comment ne pas la soumettre à son tour à cette même **critique des idéologies** ? En effet, elle semble bien relever elle-même d'**une illusion** (physique cette fois et non plus métaphysique) **dangerieuse**, en s'absolutisant et renforçant voire produisant par là même ce qu'elle prétend ne faire que constater (la méchanceté foncière des hommes et l'irréductible violence des rapports entre « puissances »), rendant ainsi impossible ce qui a commencé

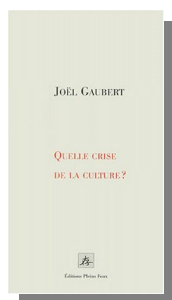
par être préjugé illusoire : la pacification de l'existence humaine. Comment ne pas tenir alors que **si la paix n'est pas le souverain bien, elle constitue quand même un bien préférable à la guerre qui, tout en étant en elle-même un mal, est un mal nécessaire étant donné la finitude de la condition humaine** ? En effet, qu'il y ait des violences légitimes, justes et même nobles, suffit à invalider le pacifisme radical, mais l'emploi de la violence ne saurait prévaloir en soi sur l'exercice pacificateur du discours (de la raison et donc du droit), qui permet aux hommes d'accomplir progressivement et au mieux leurs dispositions à la survie, la vie commune et la vie bonne, **à laquelle la paix ne concourt que si elle est voulue et instituée par et pour la liberté et la vérité et dans l'égalité et la fraternité**. A cette fin, il faut œuvrer à limiter la guerre par un droit qui ne la criminalise pas en elle-même et à **établir une constitution républicaine dans les Etats et une « alliance de paix » entre eux**, la République étant la forme de gouvernement la plus légitime et la plus propice à la paix en ce qu'elle émane de la souveraineté des peuples et la garantit en retour, tout comme l'alliance de paix par la médiation du droit international. Cette **solution confédérale (et non pas fédérale)** d'inspiration kantienne doit permettre d'éviter les deux écueils inverses mais complices de **la thèse réaliste de la stricte séparation des Etats** (ou civilisations, maintenant), qui pérennise l'état de guerre en le justifiant par avance, et de **la thèse idéaliste de la fusion des Etats** qui priverait les peuples de leur souveraineté, au prétexte d'une paix « sans frontière » qui les soumettrait à un Etat mondial qui ne pourrait être que total et donc, finalement, despotique ou impérial (sous la figure d'un grand Léviathan).

Il est donc à la fois **légitime théoriquement et urgent pratiquement** d'éviter les deux écueils que constituent les thèses pacifiste et belliciste dans leur unilatéralité respective et conjointe, au triple niveau de l'anthropologie, de la philosophie de l'histoire et de la politique, pour **reconstruire l'Idéal de la paix par le droit dans un contexte historique dont la nouveauté ne le rend pas désuet, ou encore « obsolète », mais tout à fait nécessaire pour être pensé et affronté avec le plus de lucidité et de responsabilité possibles, ne serait-ce que pour essayer d'échapper à l'abîme que nous promettent les violences du nihilisme contemporain**.

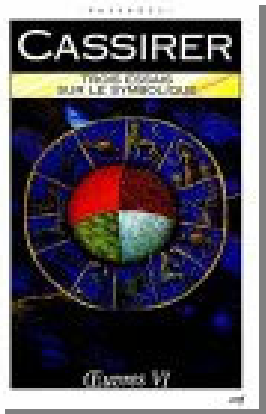
ELEMENTS DU DEBAT



Logique des sciences de la culture, Ernst CASSIRER, Cerf, 1991, trad. Jean CARRO et Joël GAUBERT (Présentation : *Fondation critique ou fondation herméneutique des sciences de la culture ?*)



Quelle crise de la culture ?, Joël GAUBERT, Pleins Feux, 2001



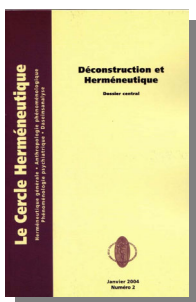
Trois essais sur le symbolisme, Ernst CASSIRER, Cerf, 1997, trad. Jean CARRO et Joël GAUBERT

Référence ayant été faite par le conférencier à **l'espoir kantien mis dans le développement d'un débat public réflexif comme l'une des conditions de l'institution de la paix civile et cosmopolitique**, mais aussi à la déception de cet espoir par l'extension exponentielle d'un système médiatique administrant une domination symbolique qui semble devenir de plus en plus irrésistible, **la question s'est posée de l'efficacité de l'intervention des philosophes dans les affaires publiques**. En reprise de son évocation de la nécessité d'une telle intervention des philosophes, non pas tant comme conseillers du Prince que comme instituteurs d'une opinion publique soucieuse d'être éclairée et responsable, le conférencier s'est accordé avec l'auteur de cette question pour reconnaître l'insuffisance de fait d'une telle action éducative. Mais il a tenu à redire (au lendemain de la journée consacrée à la philosophie par l'U.N.E.S.C.O.) que **l'enseignement de la philosophie au lycée et en faculté pouvait et devait contribuer grandement à la formation d'un esprit critique public oeuvrant à réinstaurer les individus (hommes et citoyens) mais aussi les peuples, les États et les civilisations, comme sujets réflexifs et actifs de leur histoire et de l'histoire universelle**, en intégrant et dépassant **la référence néo-libérale à un processus historique sans sujet** autre qu'un anonyme techno-droit procédural et **la référence communautariste à des sujets substantiels sans histoire**, sous peine sinon d'enfermer l'humanité dans un destin irréductiblement guerrier. Une telle action éducative ne doit-elle pas saisir l'occasion historique quand elle se présente (comme la guerre des U.S.A. contre l'Irak), **en tâchant d'échapper à la fois au réalisme belliciste des faucons et à l'idéalisme pacifiste des colombes, pour oeuvrer à une politique pacifique qui donne toutes ses chances à la médiation discursive** (au sein de l'O.N.U. notamment, et de l'U.N.E.S.C.O. pour ce qui est du **nécessaire dialogue des cultures**), **tout en envisageant la guerre comme moyen de dernier recours** ? A la question alors posée du bien-fondé d'une telle confiance faite à la raison (notamment juridique et morale) en matière de politique devant l'adversité du monde tel qu'il va, le conférencier a alors tenu à redire que **seule une telle Idée républicaine de la paix (armée de ses exigences symboliques mais aussi de ses instances matérielles) est susceptible de fonder une politique morale** (qui ne sépare ni ne confonde la morale et la politique mais les synthétise par la médiation du droit), **à la fois juste et forte** (de la force du plus droit, à opposer au prétendu droit du plus fort).

Mais s'est enfin trouvée émise la question de **savoir, quand même, si l'actuelle mondialisation néo-libérale des échanges n'oeuvrerait pas elle-même au retour de la guerre de tous contre tous**, contrairement à l'espoir mis par les Lumières dans les vertus pacificatrices du commerce entre les nations. En réponse, le conférencier redit qu'effectivement la mondialisation capitaliste des échanges, bien loin d'adoucir les mœurs, engendre de nouvelles formes d'inégalité et de servitude et donc d'antagonisme qui généralisent la logique guerrière, et qu'il **faut savoir et faire savoir que le monde contemporain est celui de l'empirisme anglo-saxon, dont l'utilitarisme et le pragmatisme travaillent à la marchandisation de tous les domaines de l'existence humaine, ce qu'il faut critiquer et combattre en référence à l'humanisme réellement libéral des Lumières (chez Rousseau et Kant essentiellement), qui est soucieux de toutes les dispositions et aspirations humaines : l'intérêt technique pour la puissance et le désir pragmatique de reconnaissance, sans doute, mais à condition qu'ils soient subordonnés à la volonté théorétique d'une connaissance émancipatrice qui seule peut être gage d'une paix véritable**.



Programme des conférences de la S.N.P. 2004-2005



Déconstruction et herméneutique, Coll., Le Cercle herméneutique, 2004

" La philosophie et les arts "

- Vendredi 5 novembre 2004, **Jean-Claude Pinson**, Maître de conférences à l'Université de Nantes : " Quel art, après le « grand art » ? "
- Vendredi 17 décembre 2004, **André Stanguennec**, Professeur à l'Université de Nantes : " La poétique de Mallarmé : de l'idée claire cartésienne à l'idée esthétique kantienne ".
- Vendredi 14 janvier 2005, **Catherine Kintzler**, Professeur à l'Université de Lille III : " Les rapports de la musique avec la fiction ".
- Vendredi 11 mars 2005, **Philippe Sabot**, Maître de conférences à l'Université de Lille III : " La métaphysique fantastique d'un romancier : Villiers-de-Lisle Adam ".
- Vendredi 15 avril 2005, **Thierry Lenain**, Professeur à l'Université Libre de Bruxelles : " Du mode d'existence des œuvres d'art conceptuelles ".

Toutes les conférences ont lieu à 20 h. 30

Salle de la Manufacture, bd Stalingrad, Nantes



Le Site Philosophie de l'Académie de Nantes publie certains actes du travail philosophique de la Société Nantaise de Philosophie :

<http://www.ac-nantes.fr/peda/disc/philo/>

Il en fait régulièrement part à ses abonnés dans sa **lettre d'information** (à laquelle vous pouvez vous abonner).

Société Nantaise de Philosophie

Bulletin d'adhésion ou de réadhésion pour l'année 2004-2005
(une carte sera adressée à chaque nouvel adhérent)

Mme. Mlle. M.
Prénom
Adresse
.....

Je joins mon règlement de 15 Euros (pour les étudiants) ou de 30 Euros par chèque bancaire ou postal à l'ordre de :

La Société Nantaise de Philosophie
68, av. du Parc de Procé 44000 NANTES



La politique vol. 1 : Le mal totalitaire, Joël GAUBERT & Michel MALHERBE, M-EDITER, 2004

Tous les ouvrages des **Editions M-EDITER** ont l'originalité d'associer dans le domaine de la philosophie et des sciences humaines livre papier et multimédias (Vidéo-CD, DVD et Internet).

Vous trouverez dans les ouvrages **M-EDITER** :

1. d'une part, un **Vidéo-CD** utilisable sur PC et DVD de salon contenant des **exposés/conférences de 15 ou 20 minutes** chacun. Il donne la possibilité (**appréciable pour tout organisme de formation**) de voir ou de revoir et d'écouter les conférenciers. Mais **cette parole vivante et engagée ne se substitue pas au texte écrit ; elle en appelle au contraire la lecture pour qu'un véritable travail de réappropriation approfondie et d'examen critique en soit possible**. Via l'Internet, le lecteur peut aussi accéder au site des Editions M-EDITER, notamment pour **entamer ou poursuivre la discussion avec l'auteur ou d'autres lecteurs sur le forum** qui est dédié à chaque conférence (<http://www.m-editer.com>).

2. et d'autre part, **le livre papier** contenant les textes des auteurs. Ces textes écrits approfondissent, prolongent, précisent, enrichissent la parole dite et fixée sur le Vidéo-CD.



La politique vol. 2 : L'ordre établi, Jean-Marie FREY & Yvon QUINIOU, M-EDITER, 2004

Partenaires de la **Société Nantaise de Philosophie**, les **Editions M-EDITER** sont heureuses de vous annoncer la parution prochaine (mars 2005) du troisième volume de **La politique** réunissant des conférences ici présentées.



La politique vol. 3 : Bellicisme ou *La guerre selon Nietzsche* par **Blaise BE-NOIT**, **Terrorisme** ou *Du 11 septembre au 11 mars* par **Pierre HASSNER**, **Machiavélisme** ou *Conflit et guerre dans la pensée de Machiavel* par **Thierry MENISSIER**, **Pacifisme** ou *Faut-il vouloir la paix à tout prix ?* par **Joël GAUBERT**

collection : 15 Minutes Pour Comprendre

La guerre est un phénomène majeur de l'époque contemporaine qui a vu se déchaîner la violence de masse aussi bien à l'intérieur des nations (guerre civile) qu'entre les États, jusqu'à ce qu'elle devienne « mondiale » au siècle dernier et enrôle aujourd'hui les États démocratiques eux-mêmes sous la bannière d'un « Empire du bien » affrontant l'« Axe du mal » d'un terrorisme radical, avec pour horizon un « choc des civilisations » de plus en plus présenté comme étant inexorable, voire désirable.

C'est dans un tel contexte, qui alimente un débat qui traverse les institutions internationales, mais aussi mobilise les intellectuels et l'opinion publique de tous les pays, que ce livre veut donner à penser à propos d'un thème ("Guerre et paix") qui engage le sort de l'humanité, comme l'état du monde lui-même.

ISBN = 2-915725-03-9

100 pages

Année : 2005

prix : 20 € (livre + vidéo-cd)



<http://www.m-editer.com>

Les dernières publications parvenues à la rédaction :

Nouveautés :

- ESSAIS ET TRAITES SUR PLUSIEURS SUJETS : TOME 3, ENQUETE SUR L'ENTENDEMENT HUMAIN, DISSERTATIONS SUR LES PASSIONS de David HUME, Michel MALHERBE, Vrin, 2004
 - LE MAL TOTALITAIRE, Joël GAUBERT & LA SERVITUDE VOLONTAIRE, Michel MALHERBE, M-EDITER, 2004
 - L'ORDRE ETABLI, JEAN-MARIE FREY & LA REVOLUTION, YVON QUINIOU, M-EDITER, 2004
 - « LE MOI N'EST PAS MAITRE DANS SA PROPRE MAISON » (FREUD), Jean-Marie FREY, Pleins Feux, 2004
-
- ATHEÏSME ET MATERIALISME AUJOURD'HUI, Yvon QUINIOU, Pleins FEUX, 2004
 - GADAMER, Guy DENIAU, Ellipses, 2004
 - HEGEL. UNE PHILOSOPHIE DE LA RAISON VIVANTE, André STANGUENNEC, Vrin, 1997
 - MALLARME ET L'ETHIQUE DE LA POESIE, André STANGUENNEC, Vrin, 1992.
 - HEGEL CRITIQUE DE KANT, André STANGUENNEC, P.U.F., 1985
 - MODES DE PENSEE, A. N. Whitehead, (Introduction Guillaume DURAND), Vrin, 2004
 - « COMMENT SE PEUT-IL QU'UN ENFANT SOIT BIEN ELEVE PAR QUI N'A PAS ETE BIEN ELEVE LUI-MEME » (ROUSSEAU), Pierre BILLOUET, Pleins Feux, 2004
 - DECONSTRUCTION ET HERMEUTIQUE, Le cercle herméneutique, 2004
 - L'HERITAGE DE HANS-GEORG GADAMER, (dir. Guy DENIAU et Jean-Claude GENS), Le cercle herméneutique, Coll. Phéno, 2003
 - NUL N'EST MECHANT VOLONTAIREMENT, Christian GODIN, Pleins feux, 2001
 - LE CORPS PEUT-IL NOUS RENDRE HEUREUX ?, Jean-Marie FREY, Pleins Feux, collection Lundis Philo, 2002
 - L'OBEISSANCE A LA LOI QU'ON S'EST PRESCRITE EST LIBERTE, Jean-Marie FREY, Pleins Feux, collection Variations.
 - PAGANISME ET POSTMODERNITE : J.-FR. LYOTARD, Pierre BILLOUET, Ellipses, Paris 1999
 - CRITIQUE DE LA RAISON PRATIQUE, LES PRINCIPES, KANT, Ellipses, Paris, 1999, Traduction et commentaire des §§ 1 à 8 ; vocabulaire ; Pierre BILLOUET
 - QUELLE CRISE DE LA CULTURE ? Joël GAUBERT, Pleins Feux, 2001
 - D'UNE FIGURE L'AUTRE, Jean-Luc NATIVELLE, Les 2 Encres, 2001
 - LE DROIT ET LA RÉPUBLIQUE, Conférences prononcées devant la Société Nantaise de Philosophie en 1998-1999, Pleins Feux, 2000
 - THÉOLOGIE KANTIANNE ET THÉOLOGIE CRITIQUE, Pierre BILLOUET, Archives de Philosophie 63, 2000
 - FOUCAULT, Les Belles Lettres, 1999; La permanence de la signature, Pierre BILLOUET, in « Dossier Foucault », Cahiers philosophiques, n° 99 (2004)
 - LEÇON SUR LA PERCEPTION DU CHANGEMENT DE HENRI BERGSON, Jacques RICOT, P.U.F., 1998
 - LEÇON SUR SAVOIR ET IGNORER, Jacques RICOT, P.U.F., 1999,
 - L'ÉCOLE RÉPUBLICAINE : chronique d'une mort annoncée (1989-1999), Joël GAUBERT, Plein Feux, 1999
 - CASSIRER LECTEUR DE HÄGERSTRÖM, Joël GAUBERT, Flies France (collectif), 2000
 - L'ESPACE, Bernard BACHELET, Que sais-je? N° 3293, P.U.F.
 - SUR QUELQUES FIGURES DU TEMPS, Bernard BACHELET, Vrin
 - FRANÇOIS DAGOGNET, L'ART CONTEMPORAIN, Stéphane VENDÉ, Hérault, 1999
 - LA SCIENCE POLITIQUE D'ERNST CASSIRER, Joël GAUBERT, Kimé, 1996
 - John LOCKE, ESSAI SUR L'ENTENDEMENT HUMAIN, Livres I et II, Vrin, 2001, Préface, traduction et notes de Jean-Michel VIENNE
 - REFLEXIONS SUR TROIS SAGESSES, André STANGUENNEC, Pleins Feux, 2001
 - COGNITIO IMAGINATIVA, Guy DENIAU, OUSIA, Bruxelles 2003



Si vous souhaitez faire connaître vos dernières parutions par le **Bulletin de La Société Nantaise de Philosophie**, n'hésitez pas à nous les faire parvenir à la rédaction :
Rédaction du Bulletin de la Société Nantaise de Philosophie, M. Vendé "La Charmelière" Les Creusettes 44330 Vallet